

Jeudi. En mer.

Au lever du soleil nous sommes entre Sestos et Abydos, le lieu célèbre où Xercès fit fouetter et marquer d'un fer rouge les flots de l'Hellespont. L'insolente mer avait osé détruire le pont de bateaux par lequel le grand roi voulait jeter en Europe quarante-six nations, cinq millions d'hommes, autant qu'il en fallait, sinon pour vaincre la Grèce, du moins pour en couvrir toute la superficie. L'insensé revint ici quelque temps après, vaincu et presque seul, trouvant à peine à son service une barque de pêcheur pour repasser en Asie.

En sortant des Dardanelles nous côtoyons de nouveau les terres célèbres de la Troade et les souvenirs homériques, jusque au-dessous de Ténédos, pour mettre de là directement le cap sur les Cyclades, Eubée et le Pirée.

A notre droite nous avons laissé Imbros et Lemnos. Plus loin, vers le nord, était l'île de Samothrace, où toucha le vaisseau sur lequel Paul, venant de Troas, passa en Europe. C'est à Néapolis, à l'extrémité orientale de la Macédoine, qu'il débarqua. Hélas! c'est à Cavalla, l'ancienne Néapolis, que nous aurions dû débarquer nous-mêmes pour remonter jusqu'à Philippes, aujourd'hui

d'hui Drama, et suivre sa trace le long de cette célèbre voie Egnatia qui reliait entre elles les capitales des quatre provinces de Macédoine, Philippes, Tessalonique, Pella et Héraclée. Nos dispositions étaient prises pour assurer cette partie du pèlerinage. Des amis nous attendaient à Salonique. Le bateau qui fait cette côte ne part que dans quelques jours, et ne s'arrête pas assez à Cavalla pour nous permettre de visiter les ruines de Philippes. Il a fallu renoncer à cette excursion dont j'avais, comme de toutes les autres, sérieusement étudié les détails. Une carte de Drama, dressée d'après les intéressants travaux de la mission française, est entr'ouverte sur mes genoux, et je cherche à me consoler en faisant des yeux et du cœur le voyage qu'il m'eût été si doux de faire en réalité.

Nous serions descendus au petit port de Cavalla, au pied d'un promontoire que le mont Pangée projette dans la mer. Sur la roche abrupte autour de laquelle la ville est bâtie, il y eût jadis un temple consacré à Diane et appelé Parthénon, comme celui de Minerve à Athènes. C'est là que Paul et ses compagnons, abordant pour la première fois et non sans quelque émotion la terre d'Europe, se trouvèrent en face d'hommes et d'usages tout nouveaux pour eux. Au lieu de s'arrêter à Néapolis et comme pour se jeter plus résolument dans la mêlée, les porteurs de la bonne nouvelle tournèrent à l'ouest de la ville, et, traversant un défilé au pied du mont Pangée, le Symbolon, ils

arrivèrent par la voie des Tombeaux, dont un, celui du légionnaire Vibius, est encore debout, dans l'étroite plaine où, un siècle auparavant, avec Cassius et Brutus, la liberté avait péri. Étrange rapprochement! Paul, Silas et Timothée, un nouveau triumvirat, modeste et pacifique, venaient l'y ressusciter sous une forme plus réelle et autrement durable. Le premier auditoire qu'ils abordèrent à Philippes fut un auditoire de femmes. Il y avait peu de Juifs dans cette ville, beaucoup plus militaire que commerçante, et faute de synagogue, le jour du sabbat, ils se réunissaient près du fleuve pour y prier. Ce fleuve c'était le Ganigès, aujourd'hui le Bounarbachî, qui touchait presque au mur occidental de la cité. Le mode d'enseignement qu'ils adoptèrent semble avoir été celui d'une conversation familière à laquelle chacun pouvait prendre part. Une marchande de pourpre, Lydie, originaire de Thyatire, fut la première à se convertir. Elle se fit baptiser avec toute sa famille.

La voie Egnatia divisait Philippes en deux villes : celle d'en haut, groupée autour de la citadelle dans une enceinte de murs helléniques, et celle d'en bas, construite sous Auguste. De la première il reste encore les ruines du théâtre, des statues de dieux grossièrement sculptées en bas-reliefs dans le marbre de la montagne, et des inscriptions votives qui, au temple de Silvain, rappellent des noms mentionnés par saint Paul, tels que Secundus, Trophime, Crescens, Clément et plusieurs autres.

Dans la ville basse était l'agora où Paul et Silas, ayant délivré une servante de l'esprit qui l'obsédait, furent battus de verges, comme perturbateurs de la paix publique, et prédicateurs d'une religion que les Romains ne devaient pas tolérer. Quatre piliers énormes nommés Dirékler, près la porte orientale, en marquent, sinon la place, du moins le voisinage immédiat. Quelle précieuse relique! Et la prison où on les enferma tout meurtris et les pieds serrés dans des entraves de bois, qu'est-elle devenue? Il ferait bon en chercher la place à travers les rochers encombrés de ruines. Les deux témoins de Jésus-Christ y chantèrent des hymnes de foi et d'amour, les douleurs de la terre n'étant rien pour l'âme qui voit le ciel. Que de martyrs l'exemple de ces premiers croyants a soutenus dans la suite des âges! Le tremblement de terre, la conversion du geôlier et de sa famille, la sévère leçon donnée aux duumvirs par les apôtres se réclamant de leurs titres de citoyens romains, les adieux à la petite église groupée dans la maison de Lydie, sont autant de souvenirs qui accroissent notre regret de n'avoir pu nous agenouiller sur les vieux murs de Philippes.

Thessalonique n'avait pas moins d'attrait pour nous. Paul et ses compagnons, suivant la voie romaine, après être passés à Amphipolis, vers l'embouchure du Strimon, et à Apollonie, y arrivèrent par l'arc de triomphe qui rappelle encore de nos jours la grande bataille de Philippes. Dans ce centre commerçant, les Juifs étaient nombreux.

Paul et ses compagnons descendirent chez l'un d'entre eux, nommé Jason ou Jésus, à qui ils étaient recommandés. Durant trois sabbats consécutifs, l'Apôtre exposa à ses frères les preuves scripturaires de la mission de Jésus-Christ, comme Pierre l'avait fait à Jérusalem. Plusieurs se déclarèrent chrétiens, mais c'est surtout parmi les païens que sa parole trouva de l'écho. Beaucoup de femmes, et du meilleur monde, demandèrent le baptême. Le succès du prédicateur, prenant des proportions si inattendues, irrita vivement les Juifs. Ils soulevèrent une émeute, et des hommes sans aveu furent soudoyés pour aller accuser Paul devant les politarques en disant : « Ces prêcheurs qui bouleversent le monde entier, les voilà dans votre ville. Jason les a reçus, et tous ensemble ils agissent contre l'autorité de César, annonçant qu'il y a un autre roi Jésus. » L'émotion fut grande. Jason et les nouveaux convertis se hâtèrent de donner des explications, et ils arrangèrent tout en se portant garants pour Paul et les siens. La nuit suivante ils dirigèrent l'Apôtre sur Bérée, d'où il se rendit à Athènes. Thessalonique et Philippes ne cessèrent d'être pour l'Apôtre l'objet de la plus tendre sollicitude. Assis sur la passerelle, près du capitaine, un Italien complaisant qui veut bien me rendre l'isolement facile, je relis avec une consolation intérieure très grande les lettres touchantes que Paul écrivit à ces deux Églises.

En attendant, nous voguons entre Psyra et Scyros, l'île où mourut Thésée, le héros légendaire

qui avait tué le Minotaure, visité les enfers et créé la vie politique de l'Attique. La mer est splendide ; elle n'a pas une seule vague. Sur le vaste miroir d'azur notre bateau laisse un blanc sillage, comme un long adieu à des pays qu'on ne voudrait jamais quitter. Salonique, Philippes, les couvents du mont Athos avec les manuscrits qu'ils cachent, me rappelleront tôt ou tard sur la côte de Macédoine, aussi bien que les Sept Églises en Asie Mineure.

Le soleil se couche derrière les montagnes de l'île Eubée. Nous nous réveillerons demain en vue d'Athènes.

Athènes, 11 mai.

J'ai passé la meilleure moitié de ma vie la Bible d'une main et les classiques de l'autre. Celle-là pour le cœur, ceux-ci pour l'esprit ; quelle douce et bonne société ! Donc, lorsque, venant de Palestine, je me réveille à Athènes, il me semble que c'est la même conversation qui alterne, et je vais jouir ici, mais par une autre partie de moi-même, comme j'avais joui à Jérusalem, à Nazareth et à Tibériade. Tout me parle mer, îles, rochers, promontoires aux grands souvenirs. Là-bas c'était Dieu que mon âme cherchait et voyait, ici c'est l'homme, l'homme écrivant si glorieusement dans ses œuvres, ce qu'hélas ! il ne sut pas mettre dans ses doctrines : qu'il est fils de Dieu et qu'il va à Dieu.

Le soleil se lève derrière nous comme un immense incendie embrasant l'horizon. Nous venons d'entrer dans le golfe Saronique. A notre droite se dressent les montagnes de l'Attique, cette terre qui tiendrait dans la moitié du plus petit de nos départements, et qui n'en a pas moins rempli le monde entier de son nom, de ses œuvres et de son influence, balançant à elle seule la gloire du grand empire romain. De ce cap Sunium, que nous touchons presque, un admirateur de la philosophie de Socrate se précipita dans la mer pour arriver plus vite au bonheur lumineux de la vie future.

Sur notre gauche nous distinguons l'île de Calaurie. Il y eut là un temple de Neptune, où Démosthènes se réfugia pour éviter la mort. Les sicaires d'Antipater l'y suivirent. Le grand orateur, les voyant prêts à toutes les violences, promit, pour leur épargner un sacrilège, de sortir du lieu saint et de se livrer lui-même, après avoir écrit ses adieux à sa famille. Or il avait l'habitude, en composant, de porter à sa bouche le roseau ou le stylet dont il se servait. Cette fois il le fit longuement, jusqu'à ce qu'il eût absorbé un poison violent qu'il y avait caché. Voilant ensuite sa face sous son manteau, il parut se recueillir. On crut qu'il avait peur. Mais, quand le poison commença à raidir ses membres, il se leva, et, découvrant fièrement sa tête déjà saisie par la mort, il fixa Archias, qui le pressait de sortir : « Vas-tu maintenant jouer le rôle de Créon, dit-il, et défendre

qu'on ensevelisse mon cadavre, comme celui de Polynice? » Puis, se retournant vers la statue du dieu : « O Neptune, dit-il, je sors vivant de ton temple, mais Antipater et les Macédoniens n'en sont pas moins coupables envers toi. » Il chancela aussitôt et voulut s'appuyer. En passant devant l'autel, il mourut.

La côte qui domine l'île, c'est l'Argolide avec Tirynthe, Argos, Mycènes et les souvenirs sanglants des Atrides, dont nos fouilleurs modernes viennent de retrouver les tombeaux.

Égine, avec ses hautes falaises, est bientôt doublée, et nous entrons dans les eaux qui virent l'immortelle bataille de Salamine. Nous n'atteindrons pas le point stratégique où elle fut livrée, car après avoir passé les rades de Phalères, de Munychie et de Zéa, nous venons de contourner le promontoire d'Alcimas pour entrer dans le port du Pirée. Du tombeau que la patrie, tardivement reconnaissante, lui avait élevé sur ce promontoire, Thémistocle dominait le détroit célèbre où son habileté avait forcé les Perses de se battre. Les quatre cents vaisseaux de la flotte grecque étaient appuyés sur l'île de Salamine, entre les petites îles de Psytalie au sud et Pharmacusa au nord. Les mille vaisseaux des Perses étaient rangés le long des côtes de l'Attique pour soutenir l'armée qui arrivait par terre. Xercès, au pied du mont Égalée, s'était fait dresser un trône d'argent afin de mieux jouir de sa victoire. Ces rois de l'Orient sont, dans leurs actes aussi bien que dans leurs pompeuses inscriptions, la person-

nification admirablement réussie de la plus naïve fatuité. Ils n'ont guère été surpassés que par les Pharaons. Le pauvre fou qui avait fait fouetter la mer, et qui envoyait devant lui demander à toute cité l'hommage de la terre et de l'eau, assista, du haut de son trône, à l'anéantissement de sa flotte, et prit honteusement la fuite de peur de se voir couper le chemin de l'Hellespont.

Voilà l'Acropole! Athènes!

Nous venons de les entrevoir, et je ne sais quelle vaste fantasmagorie se déroule aussitôt dans mon esprit, plus encore que devant mes yeux, qui en réalité ne voient déjà plus rien. Je ne remarque ni le Pirée, ni ceux qui vont et viennent, m'appellent, me parlent, m'attendent. Je suis tout au bonheur de me trouver sur la terre des héros, des poètes, des patriotes, des philosophes, des artistes, des orateurs, des guerriers. Le passé de la Grèce est tout devant moi. La mer, la terre, l'air, la lumière, les montagnes me parlent de ceux qu'ils ont vus ou entendus, et semblent me les présenter encore vivants pour donner une immense joie à mon âme. Que n'ai-je pas aperçu dans cette demi-heure de ravissement qui a été l'avant-goût de tant de nobles émotions sur cette terre illustre! Depuis les premiers héros légendaires, Cécrops plantant l'olivier, Cadmus enseignant l'écriture, Prométhée ravissant le feu du ciel, Hercule détruisant les monstres de la terre, jusqu'aux héros plus réels de la Messénie, des guerres Médiques et même de la décadence, Aristomène, Miltiade, Thémistocle, le vertueux

Aristide, Périclès, Épaminondas, Phocion, Philopœmen, toutes ces grandes figures connues et aimées sont là à m'attendre sur la rive. J'y joins celle de Léonidas. Les autres Spartiates, rusés, égoïstes, menteurs, arrivant à leurs fins par tous les moyens, m'ont toujours déplu : Lysandre, qui amusait les hommes avec des serments; Agésilas, ce petit boiteux intrigant, désagréable, finalement battu à Mantinée; ce Pausanias orgueilleux et traître que l'on mura dans le temple où il s'était réfugié, et qu'on y laissa mourir de faim. Sa mère apporta, dit-on, la première pierre pour assurer le châtiement du coupable; je l'en félicite. A Athènes, on aurait dû traiter ainsi Alcibiade, ce type du mauvais citoyen, intelligent et sceptique, ambitieux et débauché, spirituel, viveur, égoïste, aimable, qu'il n'est pas rare de voir apparaître à la surface des peuples en décadence. La douce physionomie de Socrate me charme, et le front illuminé de Platon m'éblouit. Le souffle de Pindare et d'Eschyle m'enlève. Sophocle et Euripide m'émeuvent. Le justicier de son temps, Aristophane, me fait rire. Périclès et Démosthènes m'étonnent. Phidias, Zeuxis, Apollodore glorifient dans le marbre ou sur la toile les souvenirs de la patrie. Tous ensemble, ils sont la plus belle éclosion de l'humanité païenne, l'armée incomparable du génie et la noble ligue des grands cœurs.

Je les contemple encore, quand une voix amie rompt le charme et me rappelle à la réalité. Oui, je suis en Grèce, mais où sont les Grecs? Trois ou

quatre drôles qui, sans nous consulter, ont déjà mis la main sur nos bagages, se disputent l'honneur de nous voir agréer leurs services. La jardinière de l'agora, qui dit à Théophraste marchandant une salade : « A votre accent, vous n'êtes pas d'Athènes, » serait embarrassée pour reconnaître d'où sont ceux-ci, car je ne crois pas qu'ils parlent une langue humaine, ou plutôt dans une seule, ils les parlent toutes indignement. En outre, ma contemplation, un peu longue, a failli mettre mes deux amis en mauvaise humeur, car nous avons manqué le premier train qui va sur Athènes. Le malheur n'est pas grand, il en part à chaque demi-heure, et le trajet se fait en dix minutes.

Nous laissons à droite les ruines des Longs-Murs et les terres vagues qui aboutissent aux marais de Phalères, pour entrer bientôt dans une vallée où croissent pêle-mêle l'olivier, le figuier, la vigne et le grenadier. Tout à coup on débouche sur Athènes. Le temple de Thésée, au bas de l'acropole, et le fronton du Parthénon au sommet, se détachant sur les maisons blanches de la nouvelle ville, sont d'un effet saisissant. Tous trois nous sommes unanimes à constater qu'il y a dans l'air quelque chose de très étrange, il faudrait dire de magique. Autour des objets que nous observons à distance, monuments antiques, édifices modernes, rocher abrupte du Lycabète, arbres, hommes, il flotte comme un nimbe qui les embellit. Nous avons beau nous frotter les yeux, le phénomène persiste. Les anciens l'éprouvaient tout comme nous. C'est

ce qu'Euripide leur faisait dire dans ces deux vers de Médée :

Ἄετ' διὰ λαμπροτάτου  
Βαίνοντες ἄβρως αἰθέρος.

La locomotive siffle, nous sommes en gare. Il me semble étrange d'arriver à Athènes en chemin de fer. Au reste, il faut bien se faire à ces contrastes choquants entre le souvenir du passé et la réalité du présent. Les soldats portent des brandebourgs en guise de cuirasse, des pantalons rouges à la place des cnémides; les Aspasiens modernes sont vêtues à la mode de Paris, et quelques successeurs de Démosthènes, qui débarquent avec nous, vont en petit veston et en chapeau monté prononcer à la chambre des députés leurs philippiques modernes. Un landau, qui ne rappelle guère les chars d'Olympie, nous emporte à l'hôtel des Étrangers, où nous nous installons. Ceci commence à sentir la France.

Athènes.

Paul, partant de Bérée, dut suivre, pour venir à Athènes, le chemin de la mer, autrement il eût fait sur sa route des haltes importantes que l'historien sacré aurait sans doute signalées. Il débarqua donc,

non pas à Phalères, mais dans l'un des trois ports du Pirée, plus probablement dans celui où nous avons débarqué nous-mêmes. La rade de Phalères, quoique plus rapprochée d'Athènes, avait été abandonnée depuis Thémistocle. Le Pirée, au contraire, rattaché à la capitale par un vaste ensemble de fortifications, était resté son véritable port. Au temps de saint Paul, ces grands travaux de défense avaient complètement disparu. Les Longs-Murs (*Skélé*), terminés par Périclès, détruits au son des instruments par les Lacédémoniens après la funeste bataille d'Égos-Potamos, relevés par Conon après sa victoire de Cnide, étaient en ruines quand Sylla jugea à propos d'employer leurs assises inférieures, les seules solides, à construire des fortifications pour son armée. Les débris qui restent en place ayant envahi l'espace compris entre ces deux murs parallèles, on avait établi une grande route carrossable (*Hamaxitos*) en dehors du mur occidental, et elle abordait Athènes par la porte du Dipylum. C'est elle que suivaient d'ordinaire les voyageurs, et tout fait supposer que saint Paul prit ce chemin. A droite et à gauche il était couvert de mausolées, de statues, d'autels en l'honneur de tous les dieux. Certains même portaient cette inscription qui frappa l'Apôtre : Ἀγνώστῳ Θεῷ, *Au Dieu inconnu*. Pausanias dit qu'il avait vu, sur la route de Phalères<sup>1</sup>, des autels analogues. Lucien observe, dans son *Philopatris*, qu'on adorait à Athènes un Dieu In-

<sup>1</sup> *Attique*, I, 1.



Attactuelle.